

PLUME DE NATURALISTES



Moments nature



© Michel Baratand

numéro 5
déc. 2021

SOMMAIRE

La quête de nature ; introduction à la rubrique "Moments nature"

par Michel Barataud p. 195

Défense de l'image (extrait)

par Robert Hainard p. 197

La hêtraie à houx un matin de janvier

par Michel Barataud p. 201

Carnets de Guyane : la Grotte caïman

par Ondine Filippi-Codaccioni p. 205



Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ



Grues cendrées
Gravure : © Michel JAY

La quête de nature.

Introduction à la rubrique "Moments nature"

| Par Michel Barataud

Cette nouvelle rubrique de la revue Plume de naturalistes, tente d'établir un équilibre entre la part de l'étude au protocole raisonné, et celle des sens de l'observateur, dans la narration du spectacle de la nature.

La première, dominante dans le monde scientifique actuel, établit des règles qui tentent d'isoler un fait des influences perturbatrices de sa description objective : interférences des facteurs connexes et subjectivité de l'observateur. Cette louable aspiration à l'objectivité, poussée un peu loin, peut se substituer à l'intérêt premier pour l'objet étudié, devenir son propre but et isoler le fait naturel des interconnexions qui participent à son identité.

La seconde a pour elle la légitimité historique : les Hommes du Paléolithique ont nécessairement observé ce que nous appelons désormais « la nature », en priorité de manière sensorielle ; question de survie bien sûr ; mais aussi, déjà, de plaisir contemplatif comme en témoignent les oeuvres artistiques du Pléistocène.

Ce n'est que depuis quatre siècles que l'emprise de la raison, très récemment déléguée à nos prolongements technologiques (qui manifestent déjà leur tendance à l'autonomie), relègue l'observation directe au divertissement poétique.

Quels que soient l'angle de vue choisi et l'arsenal technique ou biologique utilisé, toutes les approches relèvent exclusivement des affaires humaines : nous sommes à la fois le collecteur, l'analyste et l'unique destinataire des connaissances sur la nature sauvage, dont nous sommes démarqués tout en la perturbant de nos multiples influences. N'oublions jamais cette circularité auto centrée lorsque nous sommes tentés de hiérarchiser la valeur des différentes voies de perception et de compréhension du monde. Quant à l'argument de « mieux connaître pour mieux protéger », qui peut affirmer que les poètes et les peintres n'ont pas contribué autant - sinon plus - que les scientifiques à cet objectif ?

Pour tout naturaliste francophone né au XX^e siècle, la personne et l'œuvre de Robert Hainard (1906-1999) incarnent à merveille l'approche sensorielle en tant que voie d'accès concrète à la compréhension de la nature. Souhaitant que son influence résonne encore longtemps dans les fibres humaines sensibles à la nature, nous reproduisons ici un extrait (p. 85-90) du livre «Défense de l'image» écrit en 1967. Le choix était ardu, tant sa production littéraire est riche ; et que dire des gravures, peintures et sculptures ! Nous invitons tous les curieux de nature à visiter le site de la Fondation Hainard (<https://www.hainard.ch/>), à lire et relire les livres, admirer les

œuvres de Robert et Germaine. Merci à cette fondation, et à Marie Pflug Hainard en particulier, d'avoir accompagné avec bienveillance la reproduction de ce texte et des illustrations, permettant un parrainage émouvant et prestigieux de cette rubrique.

A la suite de ce moment de grâce, quelques contributions, tremblantes d'humilité, ont osé s'aventurer. A votre tour, si cela vous tente et vous correspond, de décrire vos sensations d'observateurs devant des scènes naturelles belles, étranges, drôles, émouvantes... sans risque de se heurter à des préjugés. C'est aussi cela, « notre nature ».



© Michel Barataud

Atelier de Robert Hainard à Bernex (Suisse).

Étapes de la production d'une gravure sur bois, du croquis de terrain à l'estampe, en passant par les planches gravées en bas relief, chacune correspondant à une couleur, qui imprimeront la feuille à l'aide d'une presse à bras.

Défense de l'image

(extrait ; pages 85 à 90)

Robert Hainard ; 1967

J'attends de la nature des images toujours imprévues, quoique désirées, pressenties, reconnues. Certains écrivent sous la dictée de leur inconscient. Je le fais sous celle de la nature. Elle radote beaucoup moins.

La grande forêt où je rôde pendant des jours, tout enveloppé par sa vie puissante et sourde, qui laisse à peine entrevoir un lambeau de ciel où filent les nuages, où une partie de roche nue permet seule une échappée sur la plaine. L'alpe aux durs contrastes, lumière éclatante, ombres noires, reflets violents, ses neiges à l'éclat insoutenable, ses rochers rugueux encroûtés de lichens, ses herbes brunes et dures, ses brouillards fantastiques ; la douceur cendrée d'un beau jour d'automne, peut-être que tout cela ne nourrit mes images que pour moi, comme tant d'impressions se nouent, par pure association, à tel « souvenir », objet par lui-même sans intérêt.

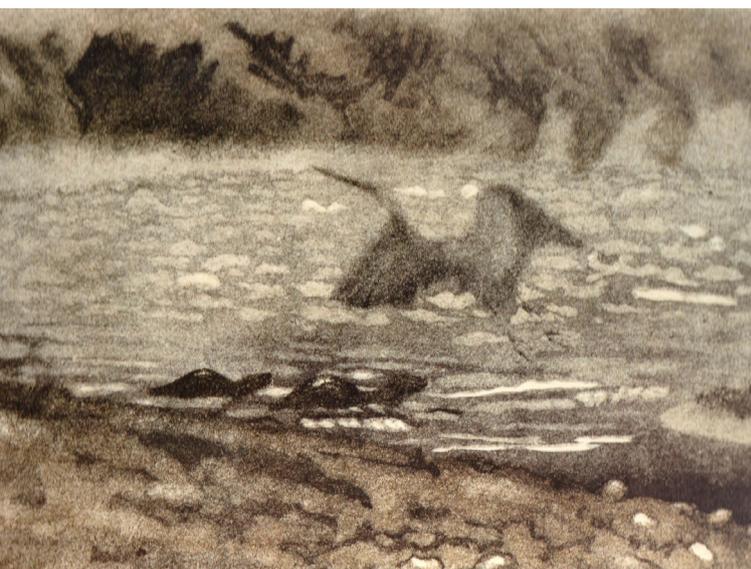
Petit jour au bord de la rivière, sous la pluie, dans l'odeur sucrée des bois mouillés, la verdure menue d'avril cachant mal les rameaux noirs, et c'est la loutre émergeant au bord des graviers. Pistes de sangliers découvertes à l'aube, suivies en rampant sous les broussailles où les bêtes taillées en pointe passent si bien ;

la neige tombe des branches en paquets sourds, en cascades poudreuses. Sous les grands sapins, la terre remuée est toute noire. Moulant les petits sabots précis, les pattes déliées et fortes, la piste suit les crêtes, s'enfonce dans les ravins, traverse une gorge rocheuse. Le plus souvent, cela finit par un bruit de bois rompu, la fuite impétueuse des bêtes qui savent se défilier derrière les sapins chargés de neige alors que vous passez une petite crête ou enjambez un arbre tombé. Et le regret ému devant les formes moulées dans la terre qui garde quelques soies rudes. Parfois, c'est la vision du tas poilu, serré contre le vent qui chasse la neige, ou la bête qui revient après un long moment et



Sanglier. Robert Hainard.
Gravure sur bois n°13 ; 1929.

passe tout près. Innombrables nuits passées couché sur la neige ou accroché à un arbre, dans le sourd éclat de la lune et le vent glacé qui descend des monts. Appels sonores et étouffés des chats-huants, cris fantastiques des renards amoureux. Les écorces, les pierres semblent durement sculptées par la lumière. Et pourtant le lièvre qui passe à bonds précautionneux, coupés de haltes inquiètes, n'est qu'une ombre indécise dont le poil boit le clair de lune. Longues nuits où rien ne passe, sommeil tendu mais voluptueux, alerté par le moindre bruit ; regards périodiques au paysage où les ombres tournent lentement. Nuages qui glissent et cachent la lune, sommeils sous la bâche qui condense le souffle, au petit bruit caressant des flocons, ou à l'abri d'une caverne. Intimité de se pelotonner au pied d'un arbre, loin des hommes et espérant les furtives présences qui nous évitent. A longs chuintements, le vent galope sur les crêtes, l'ombre des branches quadrille le sol brillant de rosée ou de givre. A travers leurs entrelacs brillent quelques étoiles.



Deux formes émergent : les loutres ; avec un cri aigre, le héron s'envole et se fond dans la nuit.
Robert Hainard.

Gravure sur bois extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône", Tribune Editions, Genève, 1988.



Cerf et loup. Robert Hainard.
 Gravure sur bois n°166 ; 1948.

Lorsque j'ai vu, dans la forêt bulgare, l'ours revenir au sanglier qu'il avait tué, la bosse de ses épaules, son museau flairant dessiné un instant par un rayon de lune filtrant sous les hêtres ; lorsque à ma quatrième nuit d'affût dans un arbre j'aperçus le loup sur la neige, dans l'ambre et la cendre d'un dernier quartier de lune, face au grand cerf qu'il avait cherché à surprendre ; lorsque, dans la nuit encore noire, j'entendis au flanc de la vieille forêt de hêtres son hurlement musical et inquiétant, c'étaient certes des sommets de ma vie. Plus simplement, c'était le retour à la normale. Ainsi l'homme a utilisé les carences hormonales de certaines bêtes, l'obésité du porc, des hypertrophies de mamelles, des gigantismes. Il a isolé des races artificielles, mais, si les conditions naturelles reprennent leur liberté, les lacunes se combent, la forme sauvage, altérée en fait, présente en droit, reparaît. Ce monde normal, ce serait de vivre avec ces animaux, de les connaître au moins comme je connais renards et blaireaux. Hélas, c'est toujours plus difficile et je resterai le fœtus de l'homme que j'aurais voulu être.

Mais je ne vais pas, moi aussi, refuser la réalité et revendiquer un absolu. J'accepte mon désir, et la résistance, contention, nourriture que lui apporte le monde. Mon désir pèse de toute sa puissance, les circonstances lui donnent sa forme. Mais si je devenais trop puissant, comme l'homme industriel devant la nature, c'est en moi que je devrais trouver la modération, réaliser l'équilibre. Ce qui est troublant, c'est que mon paradis terrestre a bien existé, en fait de nature. Mais alors, l'homme n'en était pas distinct, ou très peu, et cette tension, qui est ma raison d'être, mon tourment et ma joie, n'existait pas (elle était ailleurs).

Ainsi, rêvant d'ours, de forêts vierges et de bisons, je pars après ma journée de travail à l'établi ou à la presse, guetter le blaireau au flanc d'un ravin, dans un bois coupé il y a vingt ans. Pourtant la roche sous laquelle s'ouvre le terrier, la touffe de capillaire qui y pend, l'écorce rude à la-

quelle je m'appuie et dont l'odeur reste à mes mains sont la nature de toujours. Comme aussi l'étoffe même des choses, l'humidité du soir, les feuillages et le vent, la terre rose de sécheresse ou les feuilles noires de pourriture, la bête furtive à tête effilée à forte charpente, sa prudence. Et puis, lorsque les blaireaux sont bien partis, que je ne risque plus de les effrayer, je rentre. La soupe est sur la table, sous la lampe, ma femme et mes enfants me questionnent. Je passerai la soirée à graver. Si j'aime la nature, c'est en homme et pour les hommes. J'ai besoin de leur communion. Mon travail peut me satisfaire, je ne le crois vrai que lorsque ma femme, puis mes amis, l'ont approuvé. J'aime que ma vie soit une vie d'homme, et pas trop celle d'un spécialiste. J'aspire à la nature la plus sauvage, mais je ne voudrais pas la leur apporter comme d'une autre planète.



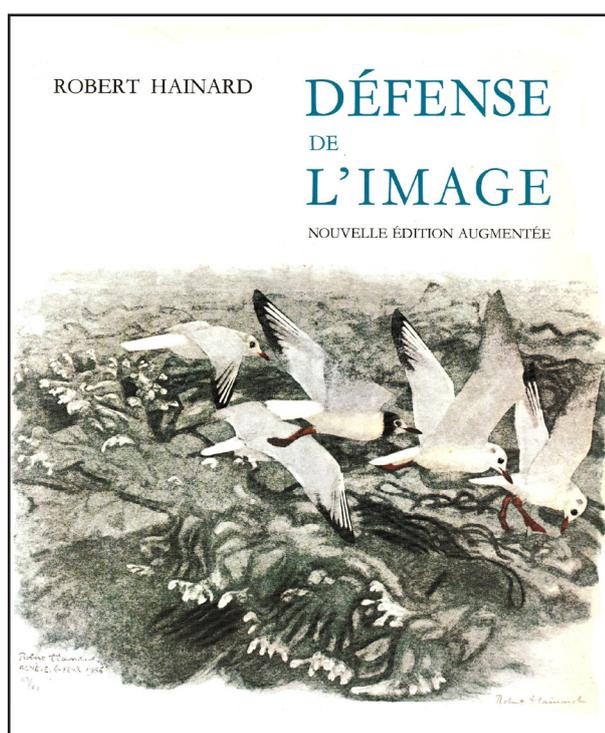
Blaireaux. Robert Hainard.

Gravure sur bois extraite de "Et la nature", éditions Gérard de Büren, Genève, 1943. (édition originale épuisée, mais rééditée en 2018 grâce à la Fondation Hainard)

Elle commence avec le papillon velouté, taché de minium, posé sur une poire dans le verger derrière ma maison, dans l'herbe bleuie par l'automne et semée de feuilles brunes et pourpres ; avec le canard surpris parmi les roseaux de la rivière où il vont pêcher le dimanche. Je guette les bêtes noires sur la montagne qui ferme leur horizon. Et lorsque je suis les traces dans la neige fondante, sous la lumière neuve de mars, même si j'arrive, par-delà les derniers vieux sapins et les hêtres tourmentés du vent, sur le dos de la montagne, apercevant au-delà une longue houle de forêts où les établissements humains, cachés dans les plis, ne se voient presque plus, alors même, levant la tête, je peux voir le nuage qu'ils voient de leur atelier ou de leur bureau. Il devrait y avoir des ours, sur cette montagne, comme il y en avait il y a moins d'un siècle. Je dois aller les chercher plus loin. Mais j'espère bien que, par une utilisation plus intelligente de la civilisation, ils y reviendront un jour.



Papillon le flambé et l'épine noire. Robert Hainard.
Gravure sur bois n°378 ; obs. 1945 ; grav. 1963.



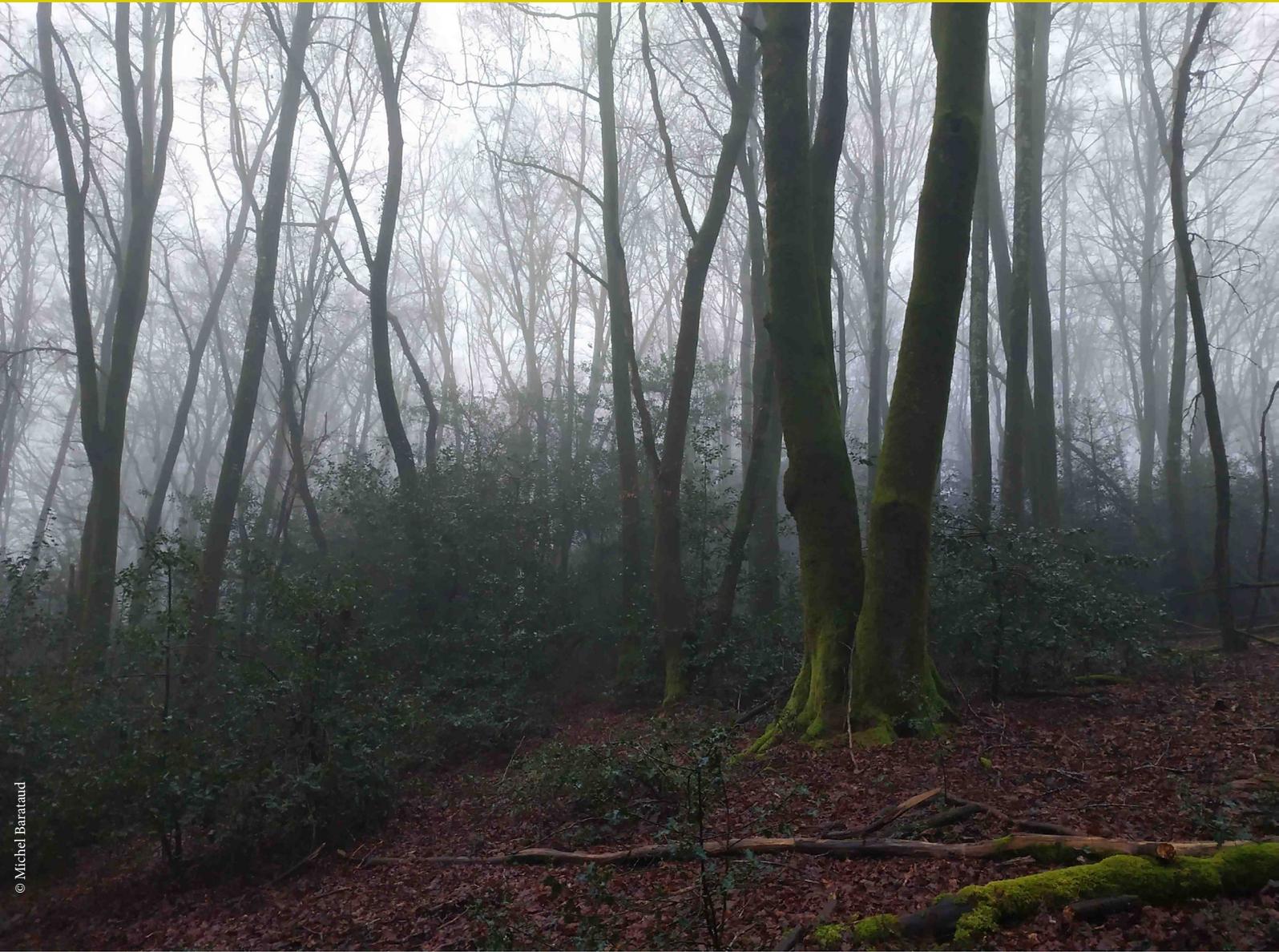
Remerciements

Ce texte est extrait du livre :
Robert Hainard. 1967. Défense de l'image. 2e édition 1987. Editions La Baconnière. Neuchâtel (Suisse). 175 p.

Merci à la Fondation Hainard
(<https://www.hainard.ch/>)
et à Marie Pflug Hainard
pour leur aimable autorisation.

La hêtraie à houx un matin de janvier

Par Michel Barataud



Cette aube de fin janvier est emmitouflée dans une brume mêlée de crachin, qui maintient juste au-dessus de zéro une température résolument négative depuis plusieurs semaines. Les courbes douces des hauteurs creusoises de Millevaches s'entrecroisent en filigrane cotonneux. Une ambiance qui maintient le casanier dans son confort domestique. Mais l'appel du dehors est trop vif ; l'envie

d'être en mouvement et de se confronter à la réalité originelle, celle de la nature, pousse à faire le choix des bottes et des jumelles.

Le renard a parfumé le sentier peu avant mon passage ; les habituels chevreuils, qui s'attardent jusque vers 9 h dans les petites prairies entourées de bois, sont déjà rentrés, déçus peut-être par une aurore hésitante et sans splendeur lumineuse.

En bordure du vallon où s'étendent de vastes prairies humides, la hêtraie résonne de cris ce matin, comme pour compenser la torpeur générale. Une activité débridée s'ébroue à tous les étages. Je me glisse entre les griffes des houx denses, et m'appuie contre un tronc séculaire, agréablement dominé par les hautes frondaisons déshabillées. L'humidité fine perle en grosses gouttes, qui ourlent les piques de la herse verte du sous-bois, entourent les bourgeons endormis de la canopée, pour finalement percer l'air et s'écraser bruyamment au sol.

Par endroits, la litière de feuilles mortes gicle en tous sens, balayée par les coups de bec nerveux des merles. Les pics sont affairés ; le couple d'épeiches tambourine son impatience d'en découdre avec le printemps ; le mâle de Pic noir, annoncé de loin par son sifflet à roulettes de gendarme de la futaie, se pose juste au-des-



sus dans un long « tieuk », me voit et joue à cache-cache derrière le tronc. Les cris modulés des sittelles alternent avec leurs coups de bec sur des graines maraudées ; elles sont au moins cinq à évoluer dans mon champ de vision. Rarement j'ai vu autant de mésanges en sous-bois ; des dizaines de charbonnières, bleues et nonnettes animent les branchages de leurs acrobaties et de leurs cris grinçants ou explosifs. Partout, des « pœu » gutturaux de turdidé rythment le concert, mais il faut un moment avant de surprendre, dans la végétation dense, les lignes claires sur les joues sombres et les taches rouille sur les flancs : une bande de grives mauvis se goberge de baies de houx, non sans efforts pour faire supporter leur poids aux brindilles flexibles. Un éclair roux fuse le long d'un tronc et se cale à l'aisselle d'une branche ; l'écureuil m'observe longuement.

La réputation de calme austère de la hêtraie à houx, est clairement contredite cet hiver, après une saison 2020 de production forte de faînes et de baies de houx. Déjà à l'automne, des bandes de pinsons se pressaient par dizaines au sol ; Geai, Grives et Merle, Sittelle, Mésanges, Campagnol roussâtre, Mulots sylvestre et à collier, Ecureuil, Loir, Blaireau, Sanglier, etc. ont leur garde-manger hivernal assuré. Pour de nombreuses espèces, sédentaires, hivernantes et migratrices, c'est un élément de leur survie. On ne juge pas la biodiversité d'un habitat seulement à sa capacité d'accueil en période de reproduction...



La hêtraie à houx n'est pas seulement mystérieuse par son ambiance, elle pose des questions intéressantes en terme de succession écologique. Arrivée au stade mature, la régénération des hêtres est bloquée par le couvert d'ombre projeté par les anciens ; elle n'est pas mieux lotie dans les zones de chablis, car le houx (qui se complait aussi en pleine lumière) neutralise le développement des plantules. Comment se régénère t-elle ? Serait-elle une impasse ?

Il est plausible que le cycle se renouvelle par effondrement du stade terminal.

Dans les forêts de l'Ouest Américain, le Douglas, excellent pionnier, sature le cortège durant plus d'un siècle, avant que le Tsuga hétérophylle et le Thuya géant prennent le dessus. De nombreux douglas meurent alors et sèchent sur pied, formant autant de paratonnerres qui finiront par fa-

voriser un incendie ; ce dernier renouvellera de façon radicale le cycle, qui repartira grâce au stock de graines de Douglas, à l'abri dans le sol.

Le hêtre, comme beaucoup de dryades, casse avec l'âge, formant des chandelles (bien nommées ?) garnies d'amadouiers. Seul le feu semble pouvoir renouveler le cycle, car le houx peut subsister même en cas d'effondrement par la tempête du couvert arboré, et neutraliser longtemps la reprise du cycle. Autrement dit, la gestion « conservatoire » durable de la hêtraie à houx se heurte à un problème cornélien, qui impose avant tout de prendre en considération, sur une région donnée, des surfaces cumulées les plus grandes possibles avec des décalages de maturité. Bien sûr, de façon plus étriquée à petite échelle, il est toujours possible de jardiner, en opérant des clairières de régénération



où le houx serait éliminé. C'est sans doute ce à quoi nous serons réduits si la tendance actuelle perdure ne serait-ce que quelques années.

Identifiée comme habitat forestier prioritaire par les intentions velléitaires de l'administration européenne, la hêtraie à houx est – était – bien représentée dans ce secteur du Limousin, entre vallées de la Creuse et du Thaurion. Chaque année (on ne peut même plus dire « chaque hiver » : les coupes se font maintenant en toutes saisons) des dizaines d'hectares de futaie mature (80 à 150 ans) sont transformés en champs de ruines par les « gestionnaires forestiers » dominants (entreprises de transformation du bois, coopératives forestières, industries papetière et d'énergie-bois...). Ces derniers, par leur choix de la coupe rase, pratiquent avec les encouragements officiels, un écocide similaire à celui dont s'émeuvent nos Etats occidentaux en forêts intertropicales.

A la racine de ces destructions, il y a bel et bien majoritairement chez les humains un manque de sensibilité pour les êtres

végétaux ; trop d'altérité, trop d'indépendance et d'exubérance. Même l'arbre ancien, colonne majestueuse qui semble soutenir le ciel, défi insensé aux lois de la gravité, même l'arbre est un simple décor pour le « propriétaire terrien », quand il n'est pas une menace pour la sécurité, un revenu facile, une source de calories... C'est effrayant de constater à quel point les propriétaires de forêts, pour beaucoup d'entre eux, n'ont pas conscience de la richesse vitale de ce qu'ils possèdent, et donc ne le méritent pas.

Ce matin-là, je suis revenu comblé de sons et d'images qui témoignent de la vraie vie. Et déterminé plus que jamais à mettre à l'abri de cette fureur humaine, par tous les moyens fonciers possibles, les lieux de nature. D'abord pour elle-même. Car le plaisir naturaliste n'est pas une fin en soi ; c'est aussi une forme d'appropriation, bien plus douce certes, mais qu'une pratique étendue et notre attirance irrésistible pour la technique pourraient rendre vorace.



© Michel Barataud

© Michel Barataud

Carnets de Guyane : la Grotte caïman

Par Ondine FILIPPI-CODACCIONI

C'est ma première fois en Guyane, pas en forêt tropicale mais malgré cela ce premier jour ne ressemble à aucun autre. A peine débarqués de l'avion, tellement peu acclimatés que nous nous vidons de notre eau, nous avons mis le cap sur la montagne de Kaw. Nous sommes quatre, une pré-équipe pour une semaine de reconnaissance avant deux autres de mission scientifique intense.

Le GPS dit que c'est là. La route est déserte, aucun repère ne trahit le layon qui aurait dû se trouver à cet endroit. La forêt a refermé son rideau opaque, l'homme, pour une fois n'a pas laissé de traces. Chemises longues, chaussettes sur pantalon, casquette sur le front, nous nous équipons en silence pour éviter tout ce qui pique et repique car en Guyane, tout pique. La casquette, c'est pour le ver macaque, mais ça, c'est une autre histoire. Soudain, je vois mon compagnon visser la sienne sur sa tête, brandir sa machette et entailler le rideau de verdure impénétrable. C'est parti !

Nous refaisons le layon, nous suivons le GPS qui indique le point de la grotte Caïman. Je suis dernière de la file un peu plus libre de m'émerveiller, un peu moins oppressée par la volonté du groupe qui vous dérobe la vôtre. Par moment, des piqures acides me dévorent jusqu'aux cuisses, je tape et gratte à m'arracher la peau, je remonte mes chaussettes en toute hâte. Elles étaient remontées, cela n'a aucun effet sur les fourmis.

Dès le premier entrelac de plantes pionnières passé, le layon est vite retrouvé. Les cathédrales vertes nous offrent un passage vénérable et nous avançons dans cette obscurité végétale que seul un charlis trahit, laissant pénétrer le soleil. Nous sommes loin du petit val qui mousse de rayon d'Arthur Rimbaud, ici rien ne mousse vraiment, cela perce, cela grimpe, cela étrangle avec autant de lianes et d'épiphytes en tous genres que de cigales assourdissantes. A la faveur d'une lisière comme celle faite par la route des hommes, on peut apercevoir un toucan et entendre crier les cassiques mais dans la nef, il fait silence et seuls les crissements des sacs à dos sur nos hanches se font entendre.

Tout d'un coup, nous nous arrêtons. C'est ici. Un énorme rocher sort du tapis de feuilles. Il est lui-même à moitié englouti par des arbres géants, des fougères, des lianes.

- « Il faut descendre là, entends-je ».

Le « là » est un petit trou de la largeur d'un homme qui s'engouffre dans le sol latéritique en y léchant les feuilles. Les racines obstruent à demi l'orifice, la roche juste au-dessus fait un plafond saillant. Pour descendre, je suis deuxième. Au passage de mon corps, je sens la terre humide et le parfum des feuilles, j'agrippe quelques racines en priant pour mes doigts et me laisse glisser doucement. A quelques centimètres de mon visage, je croise un amblypyge, bestiole d'un aspect antipathique, mi-scorpion mi-araignée qui

tapisse les cavités tropicales. J'avais lu quelque part qu'on les nommait les araignées 24 h en Martinique car une légende disait qu'une morsure pouvait entraîner la mort en une journée ou une fièvre de la même durée. Ne pas y penser. En vrai, les amblypyges, sont des arthropodes inoffensifs si on ne pose pas la main dessus... Et puis en tant que relique vivante ils imposent le respect, les plus vieux fossiles trouvés datent tout de même du carbonifère. Ils auraient peu évolué.

La descente terminée, j'atterris dans les bras de mon homme qui s'assure que mes deux pieds soient stables et qui s'affaire déjà à guider les suivants. Moi, je contemple la grotte et son plafond immense puis le sol... qui bouge.

- « Nom de Dieu ! Un boa arc-en-ciel ! » dis-je en agrippant la manche de mon voisin, comme pour guider ses yeux plus vite vers mon doigt impérieusement tendu, pointant la bête extraordinaire qui filait déjà lentement entre les rochers à un mètre de nos pieds. Elle était tellement immense qu'on eut le temps de la regarder glisser son corps kilométrique, large et irisé dans l'anfractuosités de deux blocs. Les cercles sombres dessinés sur sa peau étaient hypnotisant. Fascination. Quel accueil ! Avec un tel nom de lieu, on s'attendait à un reptile... mais pas à celui-là !



© Ondine Filippi-Codaccioni

La bête disparue, les frontales allumées, les quatre membres regroupés, nous avançons sur les rochers, pataugeant par moment sur le sol humide de la cavité. Les parois ne sont pas vides, loin de là. D'énormes araignées filent de-ci de-là sur notre passage. Des plus fines aussi. Parmi elles une splendeur noire à l'abdomen strié de blanc de la famille des Ctenidae, ainsi que d'autres aranéomorphes aux pattes fines et inégales.

Les premières chauves-souris, objets de notre étude, se font voir assez vite, suspendues près de l'entrée en petites taches brunes. *Cormura brevirostris* a une attitude très spéciale, elle est posée sur la roche, tête en bas, son corps tout en alerte prêt à s'envoler, le dos voûté à l'extrême, le museau rebiqué. Il y en a une dizaine faisant office de gardiennes. Pourtant, elles ne furent pas à notre vue, elles se laissent contempler.

Comme on marche nez en l'air, on tâtonne du pied pour ne pas se ramasser. Des fois, le coup d'oeil est forcé quand on saute de roche immergée en roche immergée pour ne pas se tremper les pieds. Lors d'un tel passage, juste après les *Cormura*, j'aperçois en même temps que mon amie devant, une tête sortir de l'eau. Mais qu'est-ce que c'est encore que ce truc ?

Un serpent ? Un poisson ? Ça a à moitié une tête de murène ou de lamproie ou d'anguille. Ça pourrait faire orvet. Ça se renforce dans son trou comme c'est venu. Nous restons dubitatives, incrédules, bouillonnantes de plaisir. Après l'étape de la recherche prosaïque, nous avons découvert qu'il s'agissait probablement d'un amphibète. Le nom d'origine, **αμφίβαiva**, est tiré de l'adverbe grec **αμφίς** (amphis), qui signifie « de deux côtés », et du verbe **βαίνω** (baínô), qui signifie « aller » ; amphibète signifie donc « double marcheur », « qui va dans deux di-

rections» ou «qui s'avance ou recule à volonté» ou «qui marche des deux bouts». Comme nous n'en avons vu qu'un (de bout), nous ne pouvions pas deviner. Mais c'est n'importe quoi, comme d'habitude. Ça a bien une tête et ça a bien une queue et si l'une ressemble à l'autre on sait quel nom lui donner sans toutefois que cela lui donne le pouvoir d'avancer toute seule. En l'occurrence, il s'agissait probablement d'*Amphisbaena alba*.

Nous arrivons à un carrefour. Pour l'instant, il y a comme deux ou trois salles qui s'ouvrent sur ce carrefour. La première est irrégulière et chaotique du fait de ce qui semble être un effondrement de la voûte ; l'autre est plus obscure. Les parois à dominante rougeâtre s'effritent de latérite. Le plancher argileux est jonché par endroits de débris ligneux, parsemé d'amas de guano sous les grappes de chiroptères passées et présentes et tapissé de racelles.

A remonter en pente douce vers les parois extérieures, on constate des taches ocres sur le sol, en forme de flaques. Il s'en dégage une odeur âcre et métallique. Quand on relève la tête des yeux nous fixent. Ce sont les vampires qui se mettent à courir sur la paroi de façon totalement inattendue de la part d'une chauve-souris. Leurs pouces surdéveloppés leur permettent de marcher au sol pour laper le sang des vaches mais aussi de faire de la varappe en artistes pariétaux. L'ambiance peut en glacer plus d'un. Nous rions en pensant à nos proches souvent frileux de la jungle et de ses bestioles. S'ils étaient là ! Je pense à ma mère qui hait les araignées et encore plus les chauves-souris.

Nous arrivons dans une zone où les cris se font entendre et où l'odeur de miel est intense.

- «Elles sont là ! déclare-t-on».

Ce sont les anouras. *Anoura geoffroyi*

pour les intimes, des chauves-souris nectarivores rupicoles qui dégagent ce parfum sucré du fait de leur alimentation. Elles sortent la nuit se nourrir du nectar des fleurs et participent ainsi depuis des millénaires via la pollinisation à l'invraisemblable luxuriance de la forêt primaire. Elles sont regroupées, elles ont les petits. On file, on ne les dérange pas, ce qu'on voulait savoir est déjà acquis, elles sont là et elles sont peu nombreuses. En revanche, un peu plus loin un : - «Ils sont là !» retentit en variante.

Ce sont les *Pteronotus*, autres espèces de chauve-souris qui gîtent dans les grottes et les chaos rocheux. Ils font de très grands groupes, il peut y en avoir des centaines, voire des milliers. Ce sont des bêtes assez grosses, elles sont rousses et moustachues. Si, si... quand on les regarde de près le tour de leur étrange feuille nasale est hérissé de vibrisses au pouvoir sensoriel lentement forgé par des milliers d'années d'évolution.

On ne peut pas les observer longtemps ; ici, pas d'hibernation et les bêtes bougent



beaucoup. Le but est de passer rapidement, de ne pas déranger, nous partons. Nous ressortons par le même trou. L'arc-en-ciel n'est plus là, dommage.

A la sortie, la tête encore au ras du sol, une mygale, *Theraphosa leblondi*, attend sa proie devant son trou. Sa taille avoisine

celle de ma main. Maintenant tous debout sur le plancher des hommes, nous nous contemplons vaguement, la tête encore emplie d'images souterraines. Nos vêtements sont rouges, rouge Guyane, ce rouge qui ne nous quittera plus.



© Ordine Filippi-Codaccioni